

Anita Staroń
Université de Łódź

À LA RECHERCHE DE L'UNITÉ : LES PARADOXES BOURGETIENS

Dans son commentaire de la nouvelle édition des *Pensées*¹, Paul Bourget observe l'intérêt particulier de ses contemporains pour Pascal, en s'étonnant que cet intransigeant puisse jouir d'une telle popularité parmi des « littérateurs idolâtres de libre-pensée, de progrès et de tolérance, voilà certes, dit-il, un étrange paradoxe »². Il faut avouer que son analyse des causes de cet intérêt n'exploite pas toute la richesse du sujet et demeure assez superficielle³. Cependant, la lecture bourgetienne des *Pensées* et ses interprétations de l'œuvre des autres grands penseurs et artistes qui remplissent les deux volumes des *Essais de psychologie contemporaine* et le premier volume des *Études et portraits* fourniront, me semble-t-il, une réponse possible à cette question, concentrés qu'ils sont sur l'analyse des maux de l'époque contemporaine, avec tous les aspects paradoxaux qu'ils recèlent, et sur les sources de ce que Bourget appelle, l'un des premiers⁴, la décadence. La méthode d'analyse choisie par le critique invite en même temps

¹ Par Auguste Molinier, Paris, Alphonse Lemerre, 1877.

² P. Bourget, « Pascal », *Études et portraits. Portraits d'écrivains et notes d'esthétique* [1888], éd. définitive, Paris, Librairie Plon, 1905, p. 3.

³ D'abord, Pascal aurait « le mieux compris ses adversaires et leur [aurait] rendu la justice la plus pleine », ce qui plaît aux lecteurs, car « toujours nous aimons celui par lequel nous sommes compris, même s'il nous combat » ; ensuite, il représenterait le type du « janséniste exalté » et « l'âme religieuse dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus épouvanté », en appelant ainsi à l'angoisse de l'inconnu, qui persiste en l'homme moderne ; enfin, en tant qu'« un des princes du style », il serait tout simplement un grand artiste (*ibid.*, p. 19-22).

⁴ Selon Louis Marquèze-Pouey, c'est chez Bourget qu'on note l'un des premiers emplois nominaux du mot « décadent », aussi bien que le premier rapprochement entre « la décadence » et « les littératures de décadence » (L. Marquèze-Pouey, *Le Mouvement décadent en France*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 18 et 24). Jean Pierrot n'hésite pas à lier la carrière de ce terme dans les deux dernières décennies du XIX^e siècle à la déclaration lancée par Bourget dès 1876 : « Nous acceptons sans humilité comme sans orgueil ce terrible mot de décadence » (*Le Siècle littéraire*, 1^{er} avril 1876, in : J. Pierrot, *L'Imaginaire décadent [1880-1900]*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977, p. 20-26).

à chercher les motivations qui l'ont guidé à travers la rédaction de ces ouvrages et à en dresser le bilan.

1. *Essais de psychologie contemporaine : genèse et réception*

La France du dernier quart du XIX^e siècle fut particulièrement propice au développement des théories pessimistes. Sans doute, la défaite de 1870 et les événements tragiques de la Commune de Paris avaient sérieusement atteint le moral français ; cependant, cette sorte de délectation de la tristesse semble provenir d'une réflexion universelle sur les progrès de la civilisation, arrivée – croyait-on – à son stade ultime de développement : la pensée des philosophes allemands, comme Schopenhauer ou Hartmann, fournissait un fondement théorique à ces constatations ; enfin, l'essor de la science exerçait une influence non moins négative, en substituant ses lois implacables aux illusions consolantes de la foi. Aujourd'hui, nous avons le recul nécessaire non seulement pour identifier facilement ces raisons, mais pour découvrir en même temps l'apport éminemment positif de cette fin de siècle. La très intéressante étude d'Eugen Weber⁵ montre ce contraste curieux entre l'intuition générale d'un désastre imminent et le sentiment croissant de bien-être dans la société française des deux dernières décennies du XIX^e siècle. Les commentateurs de l'époque ne semblaient attentifs qu'au premier facteur. Dans un débat animé, ils tentèrent de pénétrer les causes du progrès du pessimisme et d'en définir les dangers, avant de proposer des remèdes contre ce mal. Il importe pour notre propos de savoir que cette discussion, qui réunit plusieurs écrivains et critiques (pour ne citer que Francisque Sarcey, Dionys Ordinaire, Joseph Reinach, Jules Lemaître, Édouard Rod, Ferdinand Brunetière, Émile Hennequin et Octave Mirbeau), eut lieu pendant les années 1885-1890, c'est-à-dire après la publication des *Essais de psychologie contemporaine*. Avant cette date, on commençait à peine à percevoir le problème et les analyses en demeuraient rares. L'une d'elles, intitulée *Le Pessimisme au XIX^e siècle*, vit le jour en 1878. Son auteur, philosophe et critique littéraire Elme-Marie Caro, y passait en revue les doctrines pessimistes au cours de l'histoire de l'humanité, pour observer leur développement considérable au XIX^e siècle, notamment dans l'œuvre de Leopardi et dans les idées de Schopenhauer et Hartmann. Toutefois, même s'il constatait un certain succès de ces théories parmi ses compatriotes, il l'attribuait à une mode superficielle et passagère, convaincu que le pessimisme était contraire à la disposition naturelle du caractère français⁶.

Parmi les sources bibliographiques de son étude, Caro citait l'ouvrage de l'Anglais James Sully, *Pessimism, a History and a Criticism*, paru en 1877. Le

⁵ E. Weber, *Fin de siècle. La France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1986.

⁶ E. Caro, *Le Pessimisme au XIX^e siècle*, Paris, Librairie Hachette, 1878.

livre offrait un vaste panorama historique du pessimisme, après quoi l'auteur passait à un examen détaillé des théories de Schopenhauer et de Hartmann, pour ensuite les réfuter dans un raisonnement solide et ordonné. La traduction française de son livre ne tarda pas⁷. Dans l'avertissement, Sully faisait allusion à la prétendue imperméabilité des Français aux idéologies tristes et la confrontait avec leur intérêt visible pour la philosophie des pessimistes allemands.

Ces deux études, quoique en apparence peu tendres pour la philosophie pessimiste, signalaient son importance croissante dans la société contemporaine ; en même temps, elles propageaient sa doctrine. On peut supposer que Paul Bourget connaissait les deux ouvrages avant de commencer la rédaction de ses *Essais*. Quant aux textes des philosophes allemands, la traduction française de la *Philosophie de l'Inconscient* était diffusée dès 1877⁸. Si la première édition du *Monde comme volonté et comme représentation* ne parut qu'en 1886⁹, des versions abrégées ou des adaptations des ouvrages de Schopenhauer circulaient en France depuis les années 1850 et la popularité des *Pensées, maximes et fragments*, dans la traduction de Bourdeau, ne cessa de croître dès leur publication en 1880¹⁰. Il est fort probable que Bourget ait lu quelques-uns de ces ouvrages dans la masse de ses lectures de l'époque¹¹. Selon Jean Pierrot, qui ajoute à cette liste *La Philosophie de Schopenhauer* de Théodule Ribot (1874), la fin des années 1870 fut pour Bourget une période d'activité intense pendant laquelle il lisait beaucoup, s'initiait à la psychologie, à la psychiatrie et à la philosophie de Taine¹². Le premier résultat de cette formation ce devaient être les articles qu'il publia dans *La Nouvelle Revue* au cours des années 1881-1882, avant de les réunir dans un volume d'*Essais de psychologie contemporaine*¹³. Le livre fut salué comme « une œuvre belle et consciencieuse », faisant « le plus grand honneur au talent de M. Paul Bourget »¹⁴. Jules Lemaître y voyait un nouveau genre de critique, à savoir « l'histoire de [l]a propre formation intellectuelle et morale » de l'auteur, et parlait de la critique « égotiste ». « Ainsi, précisait-il, tout en ne faisant au fond que l'histoire de son âme à lui, il fait du même coup l'histoire des sentiments les

⁷ J. Sully, *Le Pessimisme (histoire et critique)*, trad. A. Bertrand et P. Gérard, Paris, Librairie Germer Baillière et C^{ie}, 1882.

⁸ E. de Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, trad. D. Nolen, Paris, Librairie Germer Baillière et C^{ie}, 1877.

⁹ A. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (3 vol.), trad. A. Burdeau, Paris, Félix Alcan, 1886.

¹⁰ Voir R.-P. Colin, *Schopenhauer en France*, Presses Universitaires de Lyon, 1979.

¹¹ Ainsi de la *Philosophie de l'Inconscient*, comme le signale M. Raimond dans *La Crise du roman des lendemains du Naturalisme aux années vingt*, Paris, José Corti, 1966, p. 416.

¹² J. Pierrot, *op. cit.*, p. 22.

¹³ P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* [1883 et 1885], éd. définitive revue et augmentée d'appendices, Paris, Librairie Plon, 1920, t. I, p. 20. Dans la suite de l'article, j'utiliserai les abréviations suivantes : *EPC1* – *Essais de psychologie contemporaine*, t. I ; *EPC2* – *Essais de psychologie contemporaine*, t. II ; *E&P* – *Études et portraits*, t. I.

¹⁴ O. Mirbeau, « M. Paul Bourget », *Les Grimaces*, 3 novembre 1883.

plus originaux de sa génération et compose par là même un fragment considérable – et définitif – de l’histoire morale de notre époque »¹⁵. On s’accordait à souligner la force de la pensée, l’habileté de l’analyse psychologique, la nouveauté du procédé qui faisait entrer dans la littérature les « méthodes impersonnelles des sciences physiques »¹⁶. Dix ans après la parution de l’ouvrage, un commentateur déclarait : « Les deux volumes des *Essais de psychologie* sont l’un des livres de ce temps où l’on trouverait le plus de remarques neuves et profondes sur les modernes conditions de la vie morale, avec des aperçus qui vont dans tous les sens et qui vont très loin »¹⁷.

En même temps, on était frappé par le profond pessimisme de l’ouvrage, qui semblait émaner non seulement des écrits analysés, mais aussi – avant tout peut-être – de l’auteur lui-même. Ainsi le critique déjà cité voyait l’analyse de Bourget comme « triste et [...] voilée de deuil. Dans ce triomphe de la pensée, il y a quelque chose qui meurt, écrivait-il, il y a l’agonie navrante de l’âme et celle plus redoutable de l’être moral »¹⁸. Si René Doumic y découvrait « une habituelle disposition à la tristesse », née de « l’union d’un esprit sans illusions avec un cœur sans sécheresse »¹⁹, Jules Lemaître trouvait une explication encore plus élémentaire : « connaître c’est être triste, parce que toute connaissance aboutit à la constatation de l’inconnaissable et à celle de la vanité de l’être humain »²⁰.

La vivacité de la réaction indiquait à quel point les *Essais* venaient combler le besoin d’analyse psychologique des angoisses éprouvées par les Français de la fin de siècle. En revanche, les commentateurs présentaient tout un éventail d’opinions quant à la portée morale de l’œuvre. En fonction de leur propre système de valeurs, ils voyaient dans les *Essais* « le bilan complet des sentiments, des inquiétudes et des tourments imaginés et subis par l’âme moderne », fait par un auteur hautement préoccupé par des questions de morale²¹, ou bien déniaient à l’œuvre tout caractère moral²². La question de la morale touchait de près, pour ces esprits inquiets, le problème de la religion. C’est également sur ce terrain qu’apparaissaient des opinions complètement divergentes. Ainsi Ernest Tissot plaçait Bourget « en dehors du dogme chrétien »²³, tandis que René Doumic observait l’évolution de l’écrivain « d’une sorte de scepticisme paresseux [...] dans le sens d’une doctrine de plus en plus positive et tout voisine du

¹⁵ J. Lemaître, *Les Contemporains*, 3^e série, Paris, Lecène et Oudin, 1887, p. 347.

¹⁶ G. Frommel, *Esquisses contemporaines*, Lausanne, Arthur Imer, éditeur, 1891 (essai écrit en 1889), p. 158.

¹⁷ R. Doumic, *Écrivains d’aujourd’hui*, Paris, Perrin, 1894, p. 11.

¹⁸ G. Frommel, *op. cit.*, p. 178.

¹⁹ R. Doumic, *op. cit.*, p. 13.

²⁰ J. Lemaître, *op. cit.*, p. 353.

²¹ *Ibid.*, p. 349 et 351.

²² E. Tissot, *Les Évolutions de la critique française*, Genève, H. Georg, 1890, p. 285.

²³ *Ibid.*, p. 293.

christianisme »²⁴. Encore longtemps après la publication de l'ouvrage, et en dépit de la conversion de Bourget au catholicisme, Léon Bloy plaisantait cruellement sur sa foi qu'il croyait feinte, et lui désignait une place parmi ceux qu'il appelait ironiquement « les dernières colonnes de l'Église »²⁵.

D'autres éléments de l'ouvrage bourgetien ont suscité des commentaires non moins diversifiés. Cela confirme, d'une part, l'importance de ses *Essais*, et, de l'autre, invite à leur examen attentif, qui révélera, peut-être, toute la complexité de ses analyses et, en définitive, leur résultat paradoxal.

2. Une mélancolie fin de siècle

« Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase pour laisser la place à l'indépendance du mot » (*EPCI*, 20). Cette définition, célèbre jusqu'à nos jours, fut écrite au moment où le mouvement décadent n'était qu'à ses débuts. Avec une perspicacité tout à son honneur, Paul Bourget identifiait ainsi l'un des traits primordiaux de l'esthétique décadente, à savoir l'art du fragmentaire. En même temps, il établissait un autre rapprochement qui devait avoir la vie longue²⁶ : en effet, le passage précité termine une réflexion plus ample où l'écrivain compare la société à un organisme vivant :

Pour que l'organisme total fonctionne avec énergie, il est nécessaire que les organismes moindres fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée, et pour que ces organismes moindres fonctionnent eux-mêmes avec énergie, il est nécessaire que leurs cellules composantes fonctionnent avec énergie, mais avec une énergie subordonnée. Si l'énergie des cellules devient indépendante, les organismes qui composent l'organisme total cessent pareillement de subordonner leur énergie à l'énergie totale, et l'anarchie qui s'établit constitue la décadence de l'ensemble. L'organisme social n'échappe pas à cette loi. Il entre en décadence aussitôt que la vie individuelle s'est exagérée sous l'influence du bien-être acquis et de l'hérédité (*EPCI*, 20).

Dans ses analyses, il revient plus d'une fois à cette comparaison qui donne un fond solide à sa conviction que le développement individuel entrave l'existence harmonieuse de l'ensemble. Il n'en constate pas moins le caractère paradoxal. Dès les premières pages, en parlant de la décadence romaine, il indique la possibilité de deux jugements tout à fait opposés. Quelqu'un qui l'analyserait du point de vue général conclurait sans doute au résultat néfaste de l'amélioration des conditions de vie, qui, en entraînant un taux de natalité plus bas, a causé

²⁴ R. Doumic, *op. cit.*, p. 11.

²⁵ L. Bloy, *Les Dernières colonnes de l'Église*, Paris, Mercure de France, 1903, p. 131-153.

²⁶ Selon Guy Ducrey, Bourget était le premier à l'ériger en système (*Romans fin-de-siècle*, textes établis, présentés et annotés par G. Ducrey, Paris, Robert Laffont, 1999, p. XX).

l'affaiblissement de l'armée romaine et, en définitive, le déclin de tout l'empire. Une analyse centrée sur le destin individuel montrerait, au contraire, les avantages de cette vie plus occupée à cultiver l'art, à développer sa propre personnalité, qu'à suivre les affaires du forum. Le premier point de vue correspond, selon Bourget, à la perspective d'un politicien ou d'un moraliste « qui se préoccupe de la quantité de force que peut rendre le mécanisme social » (*EPCI*, 21). Il nomme le second celui « d'un psychologue ». Chose étrange, bien qu'il intitule son livre *Essais de psychologie contemporaine*, il ne semble pas partager l'admiration de ce dernier pour l'épanouissement des esprits à la fin de l'empire. En fait, l'image de la décadence romaine n'est qu'un prélude à la vision de la société contemporaine au sein de laquelle Bourget découvre des symptômes non moins inquiétants.

Quel est l'homme moderne selon Paul Bourget ? Dès les premières pages, il apparaît comme un être contradictoire et complexe, dont l'âme est « obscure et douloureuse, adorable et inexplicable » (*EPCI*, XXVII). Souvent, aussi, sa « pensée et [s]es actes ne vont pas [...] de compagnie » (*EPCI*, XXIII), et il « ne s'inquiète guère de concilier sa gouaillerie et ses générosités, ses heures cyniques et ses heures lyriques » (*E&P*, 327). Bourget se rend compte que certains de ces traits sont aussi vieux que l'histoire de l'humanité. Il observe au cœur même de la nature « un principe inguérissable de péché, de douleur et de mort » (*EPC2*, 37). Il ne semble pas s'en inquiéter, en manifestant tout au plus son acceptation résignée du caractère paradoxal de l'être humain. Il se montre beaucoup plus préoccupé par les transformations de la société à l'heure actuelle. En les analysant, il assigne également la place centrale au paradoxe, cette fois-ci perçu comme un élément dangereux.

En effet, n'est-il pas paradoxal que le perfectionnement des conditions de vie, au lieu de nous procurer de la satisfaction, « en compliquant nos âmes, nous rend[e] inhabiles au bonheur » ? qu'il existe un tel « désaccord entre nos besoins de civilisés et la réalité des causes extérieures » que nous en ressentons « une nausée universelle », tout en étant sujets à « une certaine sorte de mélancolie » (*EPCI*, 13) ? que l'homme de la décadence, « ayant conservé une incurable nostalgie des beaux rêves de ses aïeux, ayant, par la précocité des abus, tari en lui les sources de la vie, [juge] d'un regard demeuré lucide l'inguérissable misère de sa destinée » (*EPCI*, 18) ?

Toutes ces citations proviennent du texte consacré à Charles Baudelaire. Bourget voit en lui l'incarnation du pessimiste moderne, en qui coexistent trois sensibilités jadis impossibles à rencontrer chez un seul homme ; mais cela précisément semble à Bourget prouver la modernité du poète. Car, s'il est à la fois « mystique, libertin et [...] analyste » (*EPCI*, 5), c'est qu'il a été façonné ainsi par « la crise d'une foi religieuse, la vie à Paris et l'esprit scientifique du temps » (*EPCI*, 7). Le mysticisme, explique Bourget, est ce qui demeure au fond de l'homme, même s'il a tourné le dos à la religion. « La foi s'en ira, dit-il, mais le

mysticisme, même expulsé de l'intelligence, demeurera dans la sensation » (*ibid.*). La description de la vie luxurieuse à Paris – cette Babylone moderne – montre comment le poète y a développé sa sensibilité morbide. La troisième composante, la faculté d'analyse qui ne faiblit jamais, même au milieu de la plus grande extase, témoigne selon Bourget de l'appartenance de Baudelaire à la classe des esprits supérieurs qui n'en sont pas moins enfants de leur siècle. C'est précisément parce qu'ils sont immergés dans cette époque scientifique et analytique qu'ils peuvent avoir tant de lucidité.

Déjà ces éléments de la caractéristique de Baudelaire permettent de conclure à son caractère paradoxal. Comme il vient d'être dit, Bourget déclare que la symbiose des traits aussi radicalement opposés n'aurait pas été possible dans le passé et qu'elle ne peut se manifester qu'aux temps modernes. Mais il existe une autre opposition que notre analyste constate également chez le poète. C'est l'inadéquation entre la réalité et le rêve, un « désaccord entre l'homme et le milieu » (*EPCI*, 10). Cette inadéquation devient pour Bourget un élément presque constant de son analyse du siècle finissant ; il l'observe également chez plusieurs autres auteurs qu'il présente dans les deux volumes des *Essais*. Le nom de Chateaubriand revient souvent dans ses réflexions, car, à n'en pas douter, il est sa première association en ce qui concerne le mal du siècle dont les idées des artistes postérieurs à Chateaubriand n'offrent que des avatars. Cependant, l'auteur des *Fleurs du Mal* apparaît à Bourget comme le type même de pessimiste moderne qui a « l'horreur de l'Être et le goût, l'appétit furieux du Néant » (*EPCI*, 14-15). Il y a quelque chose de plus profondément tragique que les désillusions romantiques dans cette frénésie du poète qui « sombre dans l'irréparable nihilisme » en jetant à l'existence « l'amère et définitive malédiction » (*EPCI*, 15). Il restait aux héros de Chateaubriand un tant soit peu d'espoir pour atteindre le bonheur ; l'homme de Baudelaire est condamné sans appel.

Les contemporains ont bien vu ce qu'une telle analyse comportait de révolutionnaire : elle montrait l'importance capitale de Baudelaire pour la pensée artistique de la fin de siècle ; elle définissait de manière magistrale les formes modernes de la mélancolie ; mais elle était aussi l'exemple parfait de la méthode bourgetienne qui consistait à s'identifier presque complètement au personnage examiné, à adopter son point de vue, ce qui rendait la démonstration de ses idées particulièrement convaincante. « Il se substitue en quelque sorte à son modèle ; il vit sa vie, rêve ses rêves, souffre ses souffrances, et il nous [le] redonne, dans toute sa vérité », écrivait Octave Mirbeau, plein d'admiration pour le jeune confrère²⁷. Comme on verra plus loin, une telle approche devait avoir d'importantes conséquences, tant pour la portée de l'ouvrage que pour l'auteur lui-même.

²⁷ O. Mirbeau, *op. cit.*, p. 748. Plus tard, cette admiration devait se transformer en mépris pour le snobisme de Bourget.

Après Baudelaire, Gustave Flaubert offre à notre auteur un autre exemple de pessimiste désabusé et amer. Cette fois-ci, le constat est encore plus accablant : Bourget découvre qu'en sondant la condition tragique de l'homme, l'écrivain n'incrimine pas le développement de la civilisation ; selon lui, les contradictions douloureuses ont toujours existé au sein de l'humanité. Salammbô serait déçue pour les mêmes raisons qu'Emma Bovary. À chaque époque, le rêve, une fois réalisé, se ternit et perd tout l'attrait pour celui qui l'a accompli. De là naît la mélancolie, indépendamment du moment historique, car « un même néant était au fond des bonheurs d'alors, [...] une même détresse et une même angoisse faisaient le terme de tout effort, et [...], barbare ou civilisé, l'homme n'a jamais su ni façonner le monde à la mesure de son cœur, ni façonner ce cœur à la mesure de ses désirs » (*EPCI*, 154). En continuant ces analyses, Bourget découvre la présence du même « acide corrosif » dans toutes les âmes souffrantes de Flaubert. Il s'agit de la pensée qui est à la source de l'écart entre le désir et sa réalisation. L'analyste saisit bien le paradoxe de cette mise en cause de la pensée, perçue d'autre part comme un élément fondateur de la civilisation et comme le facteur principal de son développement : « Surexciter et redoubler les forces cérébrales de l'homme » (*EPCI*, 156), but principal de notre société, se trouve soumis au questionnement, car il devient de moins en moins certain qu'il se passe sans effet sur nos consciences. S'il est vrai que la pensée « situe l'homme dans une indépendance relative » (*EPCI*, 157), son « exercice trop intense » produit inévitablement « l'usure physiologique, l'usure du sentiment et l'usure de la volonté » (*EPCI*, 158). L'usure physiologique se manifeste par « les déformations du type humain » (*ibid.*), exagérément délicat, aux traits trop expressifs, nerveux, affaibli ; ces changements inquiétants sont le résultat de la pensée qui s'ajoute, en les amplifiant, à toutes les sensations. Il en est de même de l'usure du sentiment, due tantôt à la création d'un idéal impossible à atteindre qui conduit la passion vers de dangereux excès, tantôt à l'impérieux besoin de tout analyser qui tue l'émotion et la spontanéité. Enfin, l'usure de la volonté paraît être à Bourget le coup décisif porté à la destruction de l'être humain, en ce que l'habitude de réfléchir à tout multiplie les points de vue et amène un relativisme dévastateur pour l'énergie. Car, continue notre penseur, si l'on est « trop compréhensifs » (*EPCI*, 159), on a peur d'agir. D'autre part, si l'on prévoit de trop loin les conséquences de nos actions, on peut décider de leur échec avant de rien entreprendre ; voilà deux variantes de cette « maladie encore non classée » (*ibid.*).

On ne saurait trop insister sur l'importance de cette idée pour toute la théorie de la décadence ; en effet, l'impuissance chronique due à une activité cérébrale trop développée deviendra l'une des notions clefs du siècle finissant. Une fois de plus, Paul Bourget fait figure de précurseur.

Dans la suite de l'analyse de l'œuvre flaubertien, notre critique dénonce le comportement dangereux de son siècle « persuadé [...] que l'homme vit seule-

ment d'intelligence, et [jouant] avec la pensée comme un enfant avec un poison » (*ibid.*). Il lui semble qu'une vision tellement pessimiste de la société devrait conduire l'écrivain à la « doctrine du renoncement volontaire », chère aux partisans du bouddhisme. Si toutefois Flaubert n'atteint pas le Nirvana, c'est que l'homme moderne, plein de contradictions, échappe à toute logique. Et Bourget de revenir à l'idée qu'il avait déjà formulée au début de l'ouvrage, à l'occasion de Baudelaire : « l'unité apparente de notre existence morale se résout en une succession de personnes multiples, hétérogènes, parfois différentes les unes des autres jusqu'à se combattre violemment » (*EPCI*, 162). C'est ainsi qu'il explique la prétendue inconséquence de Flaubert qui au fond n'obéit qu'à l'optimisme héréditaire de la race française et à ses habitudes de travail forcené. Cependant, observe-t-il encore, Flaubert demeure l'homme des contradictions, puisqu'en lui se confrontent le romantique et le savant. Cette rencontre paradoxale constitue la base du style original de l'artiste et de sa peinture des caractères.

Dans le passage ci-dessus apparaissent plusieurs idées qui, annoncées par Bourget, devaient connaître un développement prodigieux ou bien qui témoignaient de sa perception très fine de l'air du temps. Le concept du Néant dans sa perspective bouddhiste en tant que remède contre les affres de l'existence avait déjà été examiné par Schopenhauer. En l'introduisant dans les pages de ses *Essais*, Bourget confirmait sa valeur pour la réflexion sur l'homme contemporain et rendait en quelque sorte hommage au sage de Francfort. Il lançait aussi l'idée de la multiplicité du moi, extrêmement importante pour le développement ultérieur non seulement de la psychologie (en fait, cette conception lui avait été suggérée par les ouvrages psychologiques de Ribot), mais aussi de la littérature, appelée à sonder de plus en plus fréquemment les tréfonds de l'âme humaine. Ensuite, il reprenait pour son compte la conviction assez répandue à la fin des années 1870, et que nous avons déjà évoquée, à savoir la prétendue insensibilité des Français aux doctrines négatives. De cette manière il faisait d'une pierre deux coups ; il donnait une réponse rassurante aux adversaires du pessimisme, et il laissait la question ouverte pour qui trouverait cette explication insuffisante. Le paradoxe demeurait maintenu.

Soulignons encore que, tout en déplorant le pessimisme d'un Baudelaire ou d'un Flaubert, Bourget ne veut pas les traiter comme des imposteurs qui essaieraient d'allécher le public par des descriptions morbides, ou comme des dépravés qui se complairaient dans l'évocation des images luxurieuses. Il tâche de pénétrer leur sensibilité malade, de comprendre leur solitude émotionnelle, leur dégoût de la réalité. Il souligne la sincérité des émotions de Baudelaire, laquelle ne permet pas, contre l'opinion de certains critiques, de le qualifier de « malsain » (*EPCI*, 10) ou de dépravé. Au contraire, une telle attitude face à une réalité plate et attristante ne fait que témoigner, avec force, de l'idéalisme du poète. Il en est de même pour Gustave Flaubert, ce « nihiliste [...] affamé d'absolu » (*EPCI*, 170). Tous les deux, conscients de l'impossibilité de s'accom-

moder de ce qui est – puisqu’une « créature très civilisée a tort de demander aux choses d’être selon son cœur » (*EPCI*, 12) – choisissent courageusement la voie de la décadence. La description qu’en donne Bourget insiste sur le caractère mélancolique de cet univers où règnent la tristesse, l’automne et la mort. Tout en accordant l’originalité d’expression de ces idées aux deux artistes, il ne voit pas moins en elles l’un des symptômes de l’époque moderne, où, affirme-t-il, ce « ver secret des existences comblées », ce « *taedium vitae* » des anciens (*ibid.*), sévit plus que jamais. Il le découvre partout en Europe, quoique avec des variantes dues aux différences caractérogiques des nations particulières : chez les Slaves, les Allemands, enfin, chez les Français qui, bien que par nature énergiques et optimistes, succombent à tous les vices de la décadence ; « l’entente savante du plaisir, le scepticisme délicat, l’énervement des sensations, l’inconstance du dilettantisme » (*EPCI*, 21) amènent la dispersion, l’impossibilité d’indiquer une seule voie pour la nation et, observation que Bourget répète souvent, la perte d’énergie nationale²⁸.

Le mot de dilettantisme revient plusieurs fois sous la plume de notre auteur. Là encore, il faut lui rendre l’honneur d’être parmi les premiers à définir ce concept qui, jusqu’à la fin du siècle, jouira d’une étonnante popularité²⁹. La justesse de ses observations et la sincérité du ton provoqueront, dans ce cas encore, des commentaires sur leur caractère personnel. Et, une fois de plus, maintes opinions se confronteront : certains, comme Lemaître ou Rod, verront dans Paul Bourget le modèle de dilettante, d’autres, tels Gaston Frommel ou Jean Lionnet³⁰, le démentiront, invoquant son caractère trop sérieux pour adopter une telle attitude. De telles contradictions sont sans doute attribuables à la méthode critique inaugurée par Bourget, qui, comme nous le savons déjà, rendait possible le rapprochement entre les auteurs étudiés et l’analyste. Mais on peut y voir aussi l’effet d’une certaine confusion terminologique. Essayons donc de saisir la signification du dilettantisme dans la pensée de Bourget.

D’abord, c’est pour lui le fruit des civilisations vieillissantes : il apparaît « sur le tard [...] de la vie des races et quand l’extrême civilisation a peu à peu aboli la faculté de créer, pour y substituer celle de comprendre » (*EPCI*, 57). C’est donc également ici que se dessine l’opposition, constante chez Bourget, entre la réflexion et l’action. Le dilettante cherche à tout comprendre, à tout embrasser par la pensée ; par conséquent, le monde lui apparaît comme un ensemble hétéroclite de concepts, d’objets, de phénomènes à signification multiple. Face à une telle confusion, il demeure perplexe, et ne trouve pas de moyens

²⁸ Notons au passage l’originalité de ces conceptions qui semblent avoir donné le ton aux commentaires ultérieurs (c’est entre autres l’opinion de G. Ducrey et de J. Pierrot).

²⁹ Jean-François Hugot a consacré à cette question une monographie, *Le Dilettantisme dans la littérature française d’Ernest Renan à Ernest Psichari*, Paris, Aux Amateurs de livres, 1984.

³⁰ G. Frommel, *op. cit.*, p. 147 ; J. Lionnet, *L’Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains*, Paris, Perrin, 1903, p. 184.

pour agir. L'extrême facilité à embrasser des concepts contradictoires se dresse comme la faculté première de l'esprit moderne : on « arrive au doute par impossibilité d'êtreindre une certitude » (*EPCI*, 60). Lorsque toutes les opinions paraissent justes, celui qui veut s'accrocher à l'une d'elles, doit le faire d'une manière presque fanatique : « On est obligé d'affirmer trop pour affirmer quelque chose, observe Bourget. La bonne foi y perd, et la bonne foi est après tout le lien le plus absolument nécessaire du pacte social » (*EPCI*, 67). Nous aurons encore l'occasion d'y revenir, mais constatons dès à présent la possibilité d'un dogmatisme étroit que ces mots de notre penseur ne permettent pas d'exclure.

L'homme moderne assiste donc au conflit de l'intelligence et de l'action. Selon certains philosophes allemands (Bourget pense sans doute encore à Schopenhauer et à Hartmann), la conscience serait « le terme suprême et destructif où s'achemine l'évolution de la vie ». Même s'il imagine, en réponse à cette thèse, un commentaire serein et conciliant de Renan : « Pourquoi non ? Trompés par le malin génie de la nature, nous nous efforçons vers la mort en croyant nous efforcer vers le progrès. Quand bien même cette mélancolique hypothèse serait exacte, n'est-il pas enfantin de souhaiter un arrêt de l'inévitable évolution ? » (*EPCI*, 68), il est plutôt porté à regretter l'affaiblissement de l'énergie nationale. Il va jusqu'à constater « la maladie de la volonté » chez ses contemporains et observe un certain fatalisme qui leur fait abandonner toute activité, puisqu'ils savent par avance que « l'effort est inutile » (*EPCI*, 169).

L'hérédité nerveuse, l'éducation complexe, la douceur relative des mœurs tendent à faire de nous des êtres de réflexion ou de rêverie, dit-il ailleurs. Il y a du Hamlet dans chacun de nous, de ce prince douteux, inquiet, qui raisonne au lieu de frapper, et chez qui l'événement extérieur n'est qu'un contre-coup très diminué de l'événement intérieur (*E&P*, 335-336).

Les conséquences de cette évolution sont donc plus complexes : « Il y a du trouble dans nos sérénités, comme il y a de la révolte dans nos soumissions » (*EPCI*, 91). L'homme moderne n'arrive jamais à se placer entièrement d'un seul côté, et selon Paul Bourget, ce relativisme le fait souffrir.

3. Démocratie, science et religion

Notre analyste croit découvrir la cause de ces phénomènes négatifs. C'est, à le lire, l'avènement de la démocratie. Au cours de ses réflexions se dessine un autre paradoxe. D'un côté, la démocratie encourage les tendances ex-centristes dans la société. Elle est donc favorable au développement de l'individu qui devient actif dans la recherche de son propre bonheur et qui n'a plus besoin de héros, d'autorités ou d'appui d'un groupe social (*E&P*, 215). En même temps, un accès plus facile à l'éducation, le culte de la science, le raffinement de la vie intellectuelle renforcent encore la position de l'individu. Cela devrait produire,

semble-t-il, des personnages forts, indépendants et d'une grande puissance intellectuelle. Cependant, cette même démocratie est la raison pour laquelle on ne peut plus parler d'une élite ou de dirigeants charismatiques. Le principe de l'égalité, « principe erroné » selon Paul Bourget, « conduit inévitablement à choisir le suffrage universel et direct comme le mode habituel de la représentation politique » (*EPCI*, 89) de toute démocratie. Cela suffit pour éliminer ce qui est rare, exceptionnel, supérieur. Bourget ne tarit pas en critiques de « l'ignorance populaire », du « triomphe insolent des médiocres » ; il va jusqu'à parler de « l'inévitable inintelligence de la Démocratie » (*E&P*, 241) et d'« une lèpre de vulgarité [qui] envahit l'univers » (*E&P*, 231). Résultat : les esprits plus distingués et plus vigoureux s'enferment dans « la tour d'ivoire » (*EPCI*, 90) de l'intelligence d'où ils contemplant les malheurs s'abattant sur leur pays et qu'ils avaient prévus de loin, sans pouvoir en avertir le commun. Bourget confronte, en une phrase, leur « puissance idéale et [...] leur impuissance réelle » (*ibid.*) qui font naître en eux la mélancolie³¹.

L'essai « Science et Poésie » (*E&P*, 201-242) en forme de dialogue étend cette idée au domaine de la poésie. Il s'agit de discuter de l'avenir de ce genre qui, selon l'un des interlocuteurs, est en voie de disparition. Esprit pratique et positiviste, cet homme croit fermement au principe de l'utilité ; or, pour lui, la poésie pouvait servir les gens aux temps où le poète, tel un orateur, savait résumer et exprimer le mieux l'âme de son époque. Il ne pouvait le faire que si la foule vibrait à l'unisson, ce qui, au siècle présent, n'est plus possible. La démocratie détruit la « vaste conscience nationale », elle « éparpille les intérêts et les passions », elle rend impossibles « les mœurs générales et les tendances communes » (*E&P*, 221) : tout cela élimine la poésie. Car, dit-il encore, la poésie ne fleurit que dans les civilisations très cultivées ou très simples. Elle laisse indifférents tous les gens de bon sens, comme la Démocratie en produit le plus, « pour qui leur pensée est un outil » (*E&P*, 222). Ils demandent donc à la poésie une valeur utilitaire que celle-là ne peut leur garantir. Enfin, elle ne saurait non plus se faire le porte-parole du siècle scientifique et de ses découvertes. Là où le roman, le théâtre, ont su s'adapter, thématiquement et stylistiquement, aux exigences de l'époque nouvelle, la poésie cède le pas.

Il est vrai que le deuxième interlocuteur trouve des mots pour répondre à son adversaire : il réserve à la poésie une place dans le monde moderne en montrant l'incompatibilité des deux systèmes, scientifique et artistique ; mais, dans ce but, il donne raison à son compagnon sur certains aspects de ses arguments pour les réfuter sur d'autres et, en définitive, leur ôter toute puissance. Il

³¹ Les effets néfastes de la démocratie pour le niveau intellectuel et moral de la société sont un concept fréquent à la fin du XIX^e siècle. Bourget peut se référer ici non seulement à Ernest Renan, qui offre d'ailleurs le prétexte pour ces remarques, mais aussi à son maître à penser, Hippolyte Taine. Les esthétiques décadente et symboliste feront une large place à l'élitarisme, au détriment de toute volonté d'unification.

s'efforce, en outre, de prouver que la place de l'artiste moderne dans la société ne devrait pas dépendre de la reconnaissance immédiate du public ; car il faut se rendre compte du « divorce [...] entre la langue parlée et la langue écrite, c'est-à-dire entre le public et les artistes »³². L'artiste moderne « ignore, en composant, quel retentissement ses idées raffinées, ses phrases subtiles pourront avoir sur un peuple qu'il considère comme inintelligent et brutal » (*EPC2*, 184). D'autre part, cette même circonstance peut être pour lui bienfaisante, en ce qu'elle l'empêchera d'entrer en conflit avec la démocratie vulgaire, puisque « la grande puissance de la création poétique a pour loi première une solitude » (*E&P*, 231). L'indifférence de la démocratie peut même avoir des conséquences positives sur le développement du poète, car elle ne le tentera pas par les mirages de la fortune ou de la gloire. « Vous avouerez que je ne suis pas trop paradoxal en estimant que les sociétés démocratiques, qui par définition excluent les hommes supérieurs des affaires et de la popularité, constituent l'atmosphère la plus favorable au développement du génie désintéressé et personnel » (*E&P*, 233), conclut le chantre de la poésie. L'ironie de cette observation ne permet pas cependant d'y trouver des accents optimistes, d'autant qu'elle se joint à un ensemble de constatations sur l'exil forcé de l'homme supérieur.

Ce personnage exceptionnel court encore un autre danger qui résulte également à la fois de ses propres qualités et du fonctionnement du système démocratique. Paul Bourget traite ce problème à l'occasion de l'étude sur Renan. Il s'agit de la question de savoir s'il faut dire la vérité qui peut déstabiliser les croyances de la société : « On faisait de la vertu avec ces erreurs. La vérité que vous apportez sera-t-elle assez efficace pour produire cette même vertu ? Vous ne le savez pas. Avez-vous le droit de parler ? » (*EPCI*, 103), interroge Bourget son interlocuteur hypothétique. En effet, la raison ne semble pas toujours produire des bienfaits, ce que prouve, selon notre analyste, l'influence de la *Vie de Jésus* qui a détaché de l'Église plusieurs lecteurs superficiels de cet ouvrage. Un nouveau paradoxe donc, et une nouvelle source de mélancolie pour le sage qui hésite avant de parler, car, selon les mots de Renan cités par Bourget, « une vérité n'est bonne que pour celui qui la trouve, ce qui est nourriture pour l'un est poison pour l'autre » (*EPCI*, 104). Et la solution qu'en apporte finalement Renan secondé par Bourget ne semble pas, à mon sens, effacer le caractère paradoxal du dilemme : toute vérité dangereuse est bonne à dire, à condition que l'on en soit profondément convaincu. Si l'on y croit « avec tout [son] être, [on offre] le modèle de [la] sincérité de la conscience, et [on] augmente la somme du Bien épars dans l'univers ». Ainsi se trouve réparé « le tort immédiat » qu'ont produit ces doctrines (*EPCI*, 105). Il suffit seulement de savoir distinguer une « vérité » d'une « opinion ».

³² P. Bourget, *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, Paris, Alphonse Lemerre, 1886, p. 196.

En somme – et paradoxalement – le génie qui devrait avoir, au sein d’une démocratie, les conditions idéales pour développer son individualité, se trouve incompris et rejeté par une majorité incapable d’apprécier sa véritable valeur. Ainsi, isolé et solitaire, il ne peut exercer aucune influence sur le cours du développement de la civilisation, qui va inéluctablement à sa perte. De là il n’y a qu’un pas au dédain du sage pour le *profanum vulgus*. Bourget le constate chez les Parnassiens, chez Flaubert, chez Taine et chez Renan, tous « révolutionnaires [...], mais contre la bêtise humaine » (*EPCI*, 91). C’est souligner, une fois de plus, l’insatisfaction perpétuelle devant la réalité contemporaine et la solitude des esprits distingués. C’est peut-être aussi avouer sa difficulté personnelle qui vraisemblablement commence déjà à percer sous les allures de l’analyste impartial : dans quelle mesure l’artiste est-il responsable de ses œuvres et de leur influence sur le public ? Quatre ans après la publication du deuxième volume des *Essais*, ce problème sera tranché et *Le Disciple* ouvrira une nouvelle phase dans la création bourgetienne.

S’il accuse la démocratie de beaucoup de ces changements affligeants, Bourget n’en voit pas moins une autre responsable. C’est la Science, qu’il écrit souvent avec une majuscule. Toutes les deux constituent pour lui l’essence même de la modernité, et il les voit marcher l’une à côté de l’autre tout au long du XIX^e siècle. Cependant, il pense qu’avec l’évolution ultérieure de la civilisation, la démocratie et la science se sépareront et entreront dans des voies totalement différentes, sinon opposées. Car si l’une « tend de plus en plus à niveler, [...] la seconde tend de plus en plus à créer des différences » (*EPCI*, 93). De manière générale, la science lui semble façonner les esprits modernes et donner les bases de la réflexion raffinée décrite plus haut. Il souligne à plusieurs reprises le rôle des découvertes scientifiques, moteur du progrès et de l’émancipation de l’individu. Disciple fidèle de Taine, il est sensible à l’apport des méthodes scientifiques, à la recherche des faits, à l’importance croissante de l’expérience : « L’homme, affirme-t-il, prend à la fois connaissance et possession de ce *cosmos* dont la splendeur l’épouvantait et dont le mystère l’écrasait » (*EPCI*, 223).

Cependant il ne ferme pas les yeux sur les points faibles de cette nouvelle vision de l’univers. C’est d’abord le danger d’éliminer, au nom de la doctrine, toute spontanéité et liberté. Les lois scientifiques permettent de découvrir toutes sortes de déterminisme que l’on croit pouvoir déceler même dans le psychisme. Aux temps de Bourget cette conviction est particulièrement bien visible dans la littérature. Or, après avoir évoqué la littérature de l’observation, qui s’appuie sur les faits et qui tient lieu de science (psychologie, sociologie, anthropologie...), il observe : « Cette psychologie est bien constituée comme une science, mais elle repose sur un postulat de métaphysique » (*EPCI*, 232). Il remarque également l’« irréductible antithèse [...] entre l’Art et la Science » (*EPC2*, 183), causée entre autres par l’impossibilité de concilier l’exactitude dans la présentation des faits avec les exigences de style. Soulignons l’importance de ces remarques,

écrites au début des années 1880, lorsque le naturalisme, dirigé d'une main ferme par Zola, semble dominer les belles lettres. En critiquant les défauts de cette école, Bourget indique avec lucidité la direction que prendra, dans les années à venir, la littérature. Les courants de la fin du siècle, qui au moment de la rédaction des *Essais* ne sont qu'à leurs débuts, s'appliqueront à corriger les imperfections du naturalisme, notamment la platitude de la psychologie des personnages et l'abus du déterminisme. Paul Bourget y jouera un rôle important, en s'érigant en maître du roman psychologique, mais, curieusement, dans cette évolution, il délaissera le concept de l'art pour l'art pour le roman à thèse.

Il reste à voir la dernière, et la plus importante, accusation contre la science. Selon Bourget, celle-ci détourne l'homme de la foi. Forte de définitions et d'explications rationnelles, elle diminue la part du mystère présent depuis toujours dans le monde. Elle peut donc conduire, du moins théoriquement, à la négation totale de l'au-delà. Paul Bourget, sans y croire lui-même (ou le prétend-il seulement ?), admet un instant une telle hypothèse : « Supposons [...] que ce rêve d'une humanité complètement étrangère au surnaturel et uniquement convaincue des méthodes scientifiques arrive à se réaliser » (*EPCI*, 83), propose-t-il, pour montrer ensuite, comme conséquence des progrès de la civilisation, une sensibilité nerveuse toujours plus tendue, et « cette mélancolie blasée des âmes qu'aucune volupté ne satisfait et qui souhaitent, en leur insatiable ardeur, de s'étancher à une source infinie » (*ibid.*). Sans chercher des arguments fondés sur la logique, il affirme l'imminence de la « banqueroute finale de la connaissance scientifique » et prévoit à ce stade « un désespoir comparable à celui qui aurait saisi Pascal s'il eût été privé de la foi » (*ibid.*). « Il y a, écrit-il ailleurs, un principe assuré de désespoir dans la définition même de la méthode expérimentale, car, en se condamnant à n'atteindre que des faits, elle se condamne du coup au phénoménisme final, autant vaut dire au nihilisme » (*E&P*, 214).

Dès lors, il devient évident que l'idée d'une humanité sans Dieu paraît à Bourget non seulement désastreuse, mais tout simplement inconcevable. N'arrive-t-il pas, dans la suite de son hypothèse sur la splendeur et les misères de la méthode scientifique, à la conclusion d'un optimisme déroutant ? Il y déclare que l'homme soumis à la longue au désespoir dans un monde sans Dieu, retrouverait de lui-même la foi, empruntant le fameux raisonnement de Pascal évoqué au reste plus haut dans le même texte. C'est à la lumière de cette affirmation que nous pouvons à présent interpréter divers fragments de ses analyses, où il déclare invariablement le besoin de croyances spirituelles présent dans l'humanité. Ainsi, en commentant le mysticisme de Baudelaire, il écrit :

Si l'homme n'a plus le même besoin intellectuel de croire, il a conservé le besoin de sentir comme aux temps où il croyait. Les docteurs en mysticisme avaient constaté ces permanences de la sensibilité religieuse dans la défaillance de la pensée religieuse (*EPCI*, 8).

De même, dans son analyse de l'œuvre d'Alexandre Dumas, il applaudit à la conclusion qu'il croit lire sous la plume de cet artiste, à savoir la « vision d'un au-delà qui [est] la raison d'exister de l'univers et de nous-mêmes [...] en dépit de la marée montante du positivisme » (*EPC2*, 55). Tout au long de ses études, il soutient la thèse selon laquelle tout être humain, de génération en génération, éprouve le besoin de croire en un au-delà. Parfois, ce besoin dégénère en exaltations ou névroses, parfois il se manifeste par ce que Bourget appelle le mysticisme esthétique (par exemple le culte de la musique), d'autres fois enfin il prend la forme du morphinisme (le « mysticisme physique » selon l'écrivain). Paul Bourget en arrive même à déclarer que les manifestations extérieures et les besoins de l'âme mystique ne diffèrent pas profondément des émotions pieuses :

C'est bien la même faculté intérieure qui se déploie dans le boudoir où une femme toute frémissante joue un Nocturne parmi les fleurs entêtantes, et dans l'église où les fidèles courbent la tête devant le geste du prêtre... Seulement de cette exaltation mystique, le prêtre fait de la vertu, de l'énergie, de la santé, et l'art sans Dieu n'en fait que de la maladie (*EPC2*, 59).

4. Remarques finales

Au terme de ce parcours, il paraît utile de revenir sur certaines observations, ou du moins, de les compléter. La valeur des *Essais de psychologie contemporaine* est incontestable : leur auteur a montré une rare perspicacité, une finesse d'analyse, une capacité de synthèse, qui même de nos jours forcent l'admiration. On s'est accoutumé à partager sa carrière littéraire en deux étapes dont la transition très nette serait perceptible dans la parution du *Disciple*, muni d'une préface où Paul Bourget déclarait que tout créateur était responsable de la portée morale de ses œuvres. On en a déduit que les œuvres écrites avant le *Disciple* ne relevaient pas encore de cette conviction. Par conséquent, on a souvent présenté les *Essais* comme l'œuvre d'un penseur détaché, voire d'un « ironiste désabusé »³³ qui ne se préoccupait nullement de l'impact de ses écrits sur ses lecteurs. Or, notre analyse de ce texte aboutit à une constatation différente : Paul Bourget, qui dès les premières pages de son livre a pertinemment indiqué les deux positions possibles pour un critique – celle d'un psychologue et celle d'un moraliste – ne l'a pas fait pour ensuite négliger la question morale. Plusieurs de ses commentaires, comme celui sur les dangers de la démocratie qui prive les hommes forts de l'influence sur la société, trahissent au contraire une forte préoccupation morale. C'est pourquoi sa préface, ajoutée en 1905 à l'édition définitive des *Essais*, ne semble pas être en contradiction avec le contenu de ces deux volumes. Bourget, revenu depuis quelques années au sein de l'Église catholique, y laisse transparaître sa conviction fondamentale : « pour les individus comme pour la

³³ T. de Wyzewa, préface à la réédition du *Disciple*, Paris, Nelson, 1910.

société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison » (*EPCI*, XII). Les *Essais* suggéraient déjà, sans le dire ouvertement, cette voie.

Revenons un instant à son analyse des *Pensées*. En empruntant le chemin bien connu depuis l'Antiquité, Bourget y parle de « ce paradoxe réel, cette antinomie vivante qu'on appelle l'homme », et qui « mérite les plus bas outrages, comme il mérite la plus haute admiration » (*E&P*, 12). Les deux volumes des *Essais de psychologie contemporaine* et le premier tome des *Études et portraits* qui ont été l'objet de mon analyse ne font que développer cette image en présentant les souffrances qui en découlent. Notre artiste insiste tout particulièrement sur la situation paradoxale de l'homme moderne, déchiré entre plusieurs postulats contradictoires, inassouvi et incomplet, trop complexe et revenu de tout, éprouvant la satiété jusqu'au dégoût et poursuivant une impossible course au bonheur. Il découvre le lien direct entre cette frustration permanente et l'essor de la civilisation. En bon observateur, il dénonce les erreurs de la démocratie et de la science. Son analyse de l'art de la décadence demeure jusqu'à nos jours une référence obligée.

Pourtant, tout en analysant les principes fondateurs de la société moderne dont il constate le caractère pluraliste et individualiste, Bourget recherche, d'une manière de plus en plus ostensible, l'unité. En ce siècle où règne le relativisme, elle lui semble être le dernier secours. Contre toute logique, au rebours de ses propres analyses, il demande aux artistes une déclaration de foi, aux savants – une conclusion à leurs idées, aux penseurs – une directive pour la société. Plus d'une fois en effet, il postule la nécessité d'un guide pour le peuple, ce qui trahit sa conviction qu'à l'intérieur de la société il existe un nombre de personnes incapables de vivre de manière autonome. Cela démentit sa théorie de la décadence, où il soulignait l'autonomie de ce même individu auquel il refuse à présent presque toute indépendance.

Il en arrive donc à une vision du monde bien morale et catholique, et en même temps très conservatrice ; car si la modernité enseigne que les conclusions sont dangereuses, si dans le monde moderne, la relativité devient une règle, Bourget semble ne pas l'admettre en dépit de toutes ses affirmations antérieures. Son analyse des *Pensées* de Pascal propose l'unique solution de l'éternel paradoxe :

Seule la religion donne le mot de l'énigme : l'homme est grand parce qu'il a été créé parfait, et qu'en lui éclatent visiblement les traces de sa primitive splendeur. Il a une beauté de roi dépossédé. L'homme est petit, il est misérable, parce que la faute héréditaire l'a déshonoré. Ce signe négatif, écrit par Adam en tête de la colossale addition des efforts humains, annule à jamais leur résultat. [...] Le péché originel concilie ces contradictions, – et lui seul (*E&P*, 12-13).

Peut-être pourrait-on alors élargir sur Paul Bourget la comparaison qu'il fait, lui, entre Pascal et Descartes :

Pascal applique à la religion le procédé appliqué par Descartes à la philosophie. Avec les pyrrhoniens il admet tous les arguments dirigés contre la nature humaine et la vérité. Puis, de ces arguments, il fait jaillir la foi. Il faut donc assimiler le scepticisme de Pascal au scepticisme méthodique de Descartes, et reconnaître qu'au moment même où il semble le plus imprudemment s'abandonner au pyrrhonisme, il réserve sa conviction intime, son vrai palladium, ses pensées qu'il appelle énergiquement « de derrière la tête » (*E&P*, 16).

Il se peut que Bourget recoure au même procédé, lorsqu'il semble donner raison aux sceptiques et aux désabusés qui proclament l'inévitable décadence de la société moderne, pour ensuite confondre leurs arguments en avouant sa croyance infaillible au dogme. Cependant, à mon avis, il n'en évite pas moins le contresens majeur : lorsqu'il démontre le caractère hétéroclite et décomposé de la société moderne, il le fait à l'aide de plusieurs arguments développés parfois *con brio* ; dès qu'il en vient à parler de la nécessité de l'unité, du retour obligatoire à la religion – les arguments disparaissent au profit des protestations de foi. Ainsi, il ne pourra convaincre que ceux qui sont déjà convaincus. Les autres ne prendront de ses analyses que les éléments qui confortent leurs propres opinions, parfois tout à fait contraires à sa volonté. Telle est l'explication de la divergence des opinions formulées par ses lecteurs de l'époque, qui, partant du même texte, en arrivent à des conclusions totalement opposées. Des lecteurs plus attentifs de Bourget ont bien vu ce danger. Édouard Rod l'attribuait aux contradictions internes de Bourget qui lui paraissait souffrir « de l'abîme qu'il y a[vait] entre ses aspirations et ses croyances »³⁴ et du combat que se livraient en son for intérieur « le psychologue et le moraliste, le dilettante et l'homme de bien, le sceptique immuable et le chrétien volontaire »³⁵. Il mettait à la suite de ces observations une phrase qui, à mon sens, va au cœur du problème :

Il en souffre autant qu'on peut souffrir de ces choses-là quand on a d'autres occupations et assez de prudence pour éviter de tomber dans l'idée fixe. Et il en souffrira jusqu'à ce qu'il ait opté définitivement entre Dieu et Mammon, ou jusqu'à ce que, l'âge avançant, la vie accomplissant son œuvre déformante, il n'y pense plus³⁶.

Il semble que Rod ait bien jugé Bourget, qui, intéressé aussi bien par les questions de morale que par la vie mondaine, n'a jamais abandonné l'une pour l'autre.

Aujourd'hui, le destin littéraire de Paul Bourget semble décidé. Ses œuvres qui, de son vivant, avaient joui d'une énorme popularité, à présent ne sont connues que de rares spécialistes. Sa conception du roman psychologique à laquelle il avait tant travaillé fut jugée par les historiens de la littérature comme artifi-

³⁴ É. Rod, *Les Idées morales du temps présent*, Paris, Perrin, 1891, p. 109.

³⁵ *Ibid.*, p. 121.

³⁶ *Ibid.*, p. 109.

cielle, insuffisante et surtout, trop théorique³⁷. Seule, sa réputation d'essayiste semble intacte. On s'accorde à voir en lui, à côté d'Oscar Wilde, le théoricien principal de la décadence³⁸. Mais là encore, on ne s'attache qu'à certains éléments de son analyse : précisément à ceux qui exaltent le pessimisme, prônent le culte de l'individu, affirment la dispersion de l'énergie. Personne de semble tenir compte de ses appels à l'unité, ni chercher dans les *Essais* une apologie de la foi.

Et c'est probablement là le suprême paradoxe bourgetien.

³⁷ Michel Raimond, dans un chapitre consacré à la « Psychologie des profondeurs », montre les insuffisances de la conception bourgetienne et parle de son échec qui « tenait au caractère envahissant de cette analyse qui disséquait les héros avant qu'on eût le temps de les voir vivre ». « Ses personnages, dit-il encore, étaient moins des êtres qui donnaient à réfléchir que les exemples habilement choisis d'un professeur de psychologie » (M. Raimond, *op. cit.*, p. 418).

³⁸ Telle est par exemple l'opinion de Jean Pierrot, *op. cit.*, p. 20.

